



Sylvie Houriez

Sommaire

<i>Éloge de la fragilité</i> (Texte d'Henri Duhamel)	p. 7 à 16
<i>Sylvie Houriez, la discrète</i> (Texte de Louis Doucet)	p. 24 à 28
<i>Œuvres 2002 – 2022</i>	p. 4
<i>Œuvres 2002 – 2022 (suite)</i>	p. 10 à 11
<i>Œuvres 2002 – 2022 (suite)</i>	p. 13 à 14
<i>Œuvres 2002 – 2022 (suite)</i>	p. 17 à 23
<i>Œuvres 2002 – 2022 (suite et fin)</i>	p. 29 à 127
<i>Curriculum Vitae / Remerciements et crédits</i>	p. 128 à 129
<i>Dernière de couverture</i>	p. 130

NAVIGATION

Un clic sur la ligne voulue amène aux pages correspondantes.
Un clic sur l'angle inférieur de chaque page ramène au sommaire.

à Annick et Louis

© Éditions Cynorrhodon – FALDAC, 2022
www.cynorrhodon.org

ISBN : 979-10-92163-23-0
Dépôt légal : septembre 2022

Imprimé dans l'Union Européenne



Sans titre – fourrure – 72×25 cm – 2018

L'autre rive
Sylvie Houriez

Éloge de la fragilité

Définition du regard artistique : voir les fauves cachés derrière les paravents du banal.

Sylvain Tesson, *La panthère des neiges*, Gallimard, 2019, p. 124.



Vue d'atelier – cabinet de curiosités privé – éléments divers

De fines feuilles séchées de Ginkgo Biloba aux couleurs fanées, du jaune pâle au violacé éteint, un coloquinte ivoire verruqueux, un alignement de vertèbres caudales de veau, un fragment de nid d'abeilles aux contours parcheminés ou encore une tête de chardon séchée affublée d'étranges cornes de gazelles... Voilà ce que nous découvrons au seuil de l'atelier de Sylvie Houriez. Ce cabinet de curiosités miniature contient en lui, tel un microcosme, un premier reflet de l'univers de l'artiste, avant même d'entrer dans l'espace de travail délimité par une pergola de bâches transparentes. Un espace dans l'espace, telle une bulle protectrice. Cocon, chambre chirurgicale ou laboratoire alchimique ? Un peu des trois, assurément.

De l'espace de l'atelier aux œuvres, il n'y a qu'un pas. La forme creuse et son enveloppe taraudent l'artiste depuis longtemps au sein de son travail de sculpture et d'installation. Mais avant cela, il est toujours question de rencontres.

Rencontrer – Regarder – Apprivoiser

Sylvie Houriez part toujours de ce qu'elle nomme ses *rencontres*¹. Qu'il s'agisse d'une couleur, d'une matière, d'une texture, d'une forme. Il y a comme un appel, une attraction magnétique, un coup de cœur. Comme le rappelle l'étymologie², la rencontre est un heurt, et de ce choc découle le potentiel de transformation de la matière.

La plasticienne glane, récupère, achète, reçoit et stocke tout un éventail d'éléments : gaines, guêtres, charlottes, semelles, tutus, justaucorps, maillots, corsets, épaulettes, gants, masques, fourrures, cols, chaussettes, manteaux... Elle les excave des piles de cartons et de boîtes, les expose pendant un temps sur la table de son atelier, comme pour mieux les envisager, les dévisager, les apprivoiser.

« Au *tout, tout de suite* de l'épilepsie moderne, s'opposait le *sans doute rien, jamais* de l'affût. » explique Sylvain Tesson, traquant l'insaisissable et invisible panthère des neiges sur les hauts plateaux du Tibet³. Chez Sylvie Houriez, le parallèle avec l'affût est éloquent. Il s'agit d'un travail de fond, s'inscrivant sur le temps long, au sein duquel la patience, la lenteur et la contemplation sont les maîtres-mots. Il s'agit d'observer, inlassablement, sous toutes les coutures les objets et matériaux, avant de voir émerger la forme⁴.

Le credo de ses débuts *regarder regarder, collecter collecter* est toujours d'actualité, auquel on peut ajouter *manipuler triturer*. En effet, les éléments (quasi-exclusivement textiles) passent ensuite sur la table de dissection dans l'ancre de l'atelier-laboratoire.

Ils subissent dès lors toute une batterie de manipulations. Il s'agit d'envisager la pièce sous toutes ses coutures et d'en découdre, au sens propre comme au sens figuré.

1 Tous les propos cités de l'artiste sont issus de visites d'atelier en date du 1^{er} février et du 3 mars 2022.

2 « Rencontrer quelqu'un, c'est être bousculé, troublé. Quelque chose se produit, que nous n'avons pas choisi, qui nous prend par surprise : c'est le choc de la rencontre. La *rencontre* vient du vieux français *encontre* qui exprime le fait de heurter quelqu'un sur son chemin. Il renvoie donc à un choc avec l'altérité : deux êtres entrent en contact, se heurtent, et voient leurs trajectoires modifiées ». Charles PÉPIN, *La rencontre. Une philosophie*, Allary, 2021, p. 15.

3 Sylvain TESSON, *La panthère des neiges*, Gallimard, 2019, p. 110.

4 Déjà lors de sa sortie d'école d'art, elle se focalise sur l'observation de la Nature en procédant à des compositions minimales sur papier à partir de collages de graminées glanés au-dehors.

En découdre

La mère de l'artiste était couturière. Dans cette pratique : tout est mesuré, découpé et anticipé au moyen de patrons. Sylvie Houriez revendique faire l'exact inverse. Elle désassemble et disjoints le textile ; elle le met en pièce et le remodèle. Elle est une dé-couturière. Son approche empirique et plus spontanée n'exclut pas une grande précision et minutie, aussi bien dans le processus que dans l'achèvement de la pièce. Quand bien même le vocabulaire utilisé et le répertoire de gestes relèvent de la déconstruction voire d'une forme de destruction – « je déstructure, je contorsionne, je déchire » nous dit-elle – la patience, la persévérance, la qualité de regard et la manipulation relève de l'orfèvrerie, voire de l'horlogerie. Il s'agit de mettre à jour la mécanique secrète de la pièce textile. C'est alors que la cristallisation opère. La forme s'impose de manière sensible et évidente.

Résister – Cristalliser

Sylvie Houriez teste tout l'éventail des possibles.

Dans une logique quasi obsessionnelle, digne de Sisyphe⁵, elle épuise le potentiel de la pièce en la mettant littéralement à l'épreuve de toute une série de gestes : pliage, contorsion, déchirement, fronçage, froissage, décapage, superposition, accumulation... Parfois même, après de longues phases de recherches infructueuses, elle peut abandonner ou ranger les pièces pour les ressortir plusieurs années plus tard et les attaquer à nouveau. « Ce n'est pas une histoire de deux-trois gestes, mais parfois de deux-trois mois voire de deux-trois ans », nous dit-elle.

La pièce textile – souvent un fragment décousu d'un vêtement ou d'un accessoire⁶ – est triturée à l'extrême mais toujours gardée brute. Le protocole est strict et quasiment inchangé depuis de nombreuses années : pas de couture, pas de teinture, pas de résine. C'est un travail de la main et de l'œil avant tout. De rares épingles ou agrafes permettent

exceptionnellement de fixer. En ce sens, la plasticienne s'inscrit dans le sillage de l'histoire de la sculpture post-minimaliste de la fin des années 1960, que l'on pense à certaines œuvres d'Eva Hesse ou à la série des *Felt pieces* de Robert Morris. En effet, l'artiste ne triche pas avec le matériau brut, ce dernier révélant sa nature par ses caractéristiques, qualités et spécificités (poids, épaisseur, souplesse...). Il s'agit d'éprouver la logique interne du matériau, à quel moment il résiste et que la forme s'enfante, se cristallise, à l'issue d'une longue auto-gestation.

« À un moment, j'arrive à trouver une forme qui me parle. C'est là que tout se déroule. » La violence des interventions contraste bien souvent avec la préciosité et la délicatesse de la sculpture finale.

Économiser – Déployer

À la profusion des manipulations lors de la phase d'affût et d'appropriation répond une grande sobriété formelle de la pièce achevée, un minimalisme non pas spartiate et aseptisé, mais sensible voire sensuel. « Plus les moyens sont limités, plus l'expression est forte ». Cette citation de Pierre Soulages est épinglée sur l'une des bâches de l'atelier, tel un mantra. « Plus c'est simple, moins je complique l'élément détourné et mieux c'est. » nous explique Sylvie Houriez. L'économie de moyens et le dépouillement sont de mise. C'est la condition même pour transfigurer le banal, faire surgir des présences à partir du rien, du trivial.

Après la rencontre, après la persévérance pour métamorphoser le matériau, écloit *la* forme. C'est dans ces moments de révélation que l'artiste quitte le plan de travail horizontal de la table pour passer au mur ou au sol. Dans beaucoup d'installations, une fois que la forme est trouvée, le module se déploie se multiplie et se décline, avec des variations, pour se proposer sous forme d'alignements et souvent de constellations, de nuées en plein envol.

5 cf. *Le lot de Sisyphe*. Sylvie Houriez, texte d'Alain LEDUC dans le catalogue *Escaut. Rives, dérives*.

Festival international de sculpture contemporaine, Somogy éditions d'art, 2011, p. 148.

6 Par le passé, l'artiste utilisait le vêtement en son entier. Elle s'autorise depuis quelques années le fragment prélevé.



Œuvre en cours de réalisation (détail) – 2022



Sans titre – installation – 19 modules – nuisettes (satin, métal) – un élément : 50×15 cm – 2021



Étrangeriser – Indéterminer

Les éléments de vêtements ou accessoires textiles utilisés perdent vite leur identité initiale. Nous pressentons encore leurs origines, comme une impression de déjà-vu, mais ils nous emmènent irrésistiblement vers un ailleurs. « Et voilà que pour rendre la sensation de la vie, pour ressentir les objets, pour faire de la pierre une pierre, il existe ce qu'on appelle l'art. Le but de l'art est de délivrer une sensation de l'objet, comme vision et non pas identification de quelque chose de déjà connu ; le procédé de l'art est le procédé d'étrangissement des objets, un procédé qui consiste à compliquer la forme, qui accroît la difficulté et la durée de la perception, car en art, le processus perceptif est une fin en soi et doit être prolongé.⁷ » La plasticienne détourne et *étrangise* ses matériaux ; elle complique par là notre expérience esthétique.

Les vestiges vestimentaires humains ainsi refaçonnés basculent dans un tout autre registre : biologique mais aussi surnaturel et fantastique. L'univers de formes créées engage tout un bestiaire tantôt animal, minéral ou végétal. La dimension organique est prépondérante. Très vite, nous avons le sentiment que ce qui se présente à nos yeux est comme autant de lambeaux de chair qui auraient été arrachés ou prélevés au sein du règne du vivant. Nous voyageons des entrailles du corps humain à l'abattoir, des abysses sous-marins à la savane en passant par la basse-cour ou les sous-bois. Le rapport d'échelle est mis

en porte-à-faux. Nous caracolons sans cesse entre le microscopique et le macroscopique. Ici et là, nous croisons un duo de limaces géantes, un alignement de poulets écorchés, un fossile d'ammonite, des organes génitaux, un récif de corail, une éclosion de fleurs de badianes... Ou alors serait-ce un champ d'anémones de mer ou la lyse, décomposition d'un phénomène d'éclatement cellulaire ? Sylvie Houriez cultive l'indétermination. Au fur et à mesure, elle dépouille de plus en plus ses pièces de titres, ne souhaitant pas enfermer le spectateur dans une direction⁸. Ses œuvres, polymorphes et ambiguës, demeurent résolument ouvertes en termes d'interprétation.

Grâce et Animalité

« Les artistes le savent : le sauvage vous regarde sans que vous le perceviez. Il disparaît quand le regard de l'homme l'a saisi.⁹ »

Un motif semble occuper une place particulière : celui du trophée. Déjà présent en 2007, l'artiste en a entrepris une imposante série dès 2017 à partir de cols de fourrures¹⁰. L'économie de moyens précédemment évoquée (un jeu de pliage et d'épinglage à partir d'un seul col) règne. Elle est le corollaire d'une grande force d'évocation et de sidération. Tels des trophées de chasse, ces créatures s'exposent au mur, épinglées en quinconce comme sur les planches d'un entomologiste. Leurs physionomies sont



7 Victor CHKLOVSKI, *L'Art comme procédé*, Allia, 2008, p. 23-24.

8 « Dans mon travail, quand il y a plusieurs projections, je suis ravie. » Sylvie Houriez.

9 Sylvain TESSON, *La panthère des neiges*, Gallimard, 2019, p. 48.

10 Dont une majorité a été présentée dans le cadre de l'exposition collective *Animalité* à l'Espace d'art Chaillioux, à Fresnes (94), en 2020.



Sans titre – tunique (coton)
95x32 cm - 2022



Sans titre sous globe – perruque (cheveux, bois, verre, fibre synthétique, tissus, polystyrène) – 32×18×47 cm – 2019

multiples, grotesques ou effrayantes : oreilles et mâchoires démesurées, morphologies boursoufflées et ramassées ou alors oblongues, gueules régulières finement peignées ou alors asymétriques et ébouriffées.

Ces visages animaux ne sont pas sans rappeler des masques primitifs. Pour les « nations des régions équatoriales de l’Afrique, l’Australie, la Polynésie et l’Amazonie [...] le masque est l’objet universel et typique. Il impose son action et ses expressions infinies. La communication spirituelle opère, dès lors, de façon étonnante. La réalité ordinaire est complètement inversée : ce n’est pas vous qui observez le masque, mais le masque qui vous observe et vous pénètre de tout son pouvoir spirituel, vous possédant au-delà de la réalité de votre corps et de votre conscience.¹¹ » *Ces Trophées*, images archétypales, dégagent une forte présence. Ils semblent nous scruter de leurs orbites sombres et grandes ouvertes ou par-delà leurs paupières closes. Depuis l’autre rive, elles tendent un miroir de notre propre condition humaine, entre grâce et animalité, à l’instar des personnages du cinéma de Bruno Dumont¹², qu’affectionne particulièrement Sylvie Houriez. D’apparence, ce sont des êtres vides et creux mais résolument poignants, crevant l’écran de leur humanité boiteuse, à la fois brutale et belle.

Les créatures de la plasticienne sont ainsi – violentes et douces – dans un entre-deux. En devenir...

États intermédiaires, avant l’imago

L’artiste explique que *depuis tout le temps elle cherche à traduire cette phase de l’état intermédiaire*. Dès ses débuts, elle travaille le motif de l’enveloppe – cocon et chrysalide – avant l’*imago*.¹³ Matérialiser cet état d’entre-deux constitue pour elle un *regal*. La proximité avec l’univers culinaire est parlant. L’artiste aime établir un parallèle avec sa démarche, alors qu’elle évoque avec bonheur le craquement de la brisure de la confection d’une pâte levée. Il s’agit de ce moment infinitésimal où la

matière se révèle, se transmue.

L’atelier devient le lieu d’un laboratoire alchimique où la manipulation transfigure le banal. Le potentiel d’un fragment textile se révèle. La transformation opère ou plutôt est en train de s’opérer. Comme une stase, un arrêt sur image qui pourrait à tout moment prolonger son cours. Une métamorphose en suspens sur le point de se craqueler, voire se déployer plus avant.

Chaque pièce occupe une temporalité précaire. Ce moment d’épiphanie de la forme n’est pas figé de toute éternité. Il demeure le temps d’une exposition, puis les pièces sont rangées dans des boîtes, pour les besoins de la conservation, les renvoyant à leur état initial de vêtements, accessoires, fragments textiles. Stockées, les œuvres ainsi remises à plat sont comme en dormance. En ce sens, Sylvie Houriez les considère comme des installations éphémères car le travail de l’œil et de la main se réengage à chaque nouvel accrochage. Remonter une pièce induit d’inévitables variations et une renaissance. L’artiste dispose et s’appuie sur d’abondantes ressources photographiques qui ont documenté la réalisation initiale de la pièce afin de la reformer. Mais il s’agit avant tout d’une mémoire des gestes et des mains qui agit.

Histoires de mains, histoires de corps

Les mains, outils premiers de l’artiste deviennent exceptionnellement sujets. Face à l’image frappante d’une personne alitée dans un état de décrépitude, l’artiste propose une série de dessins où les membres se répètent de manière démesurée et menaçante. Accrochés au mur, légèrement décollés, ces dessins de paires de mains puissantes, osseuses, aux ongles pointus conservent un semblant de vie, de par le léger mouvement du support. En écho à cette série, un globe de verre abrite une étrange créature. En s’y approchant de plus près, on découvre que

11 Jan Laurens SIESLING, *L’art autrement*, arte libro, 2017, p. 30.

12 cf. Maryline ALLIGIER, *Bruno Dumont, L’animalité et la grâce*, Rouge profond, collection « Raccords », 2012.

13 En biologie, l’image renvoie à la forme adulte et complète de l’insecte à métamorphose. Dans la Rome antique, l’imago clipeata correspond au masque mortuaire.

En psychanalyse (JUNG), il s’agit d’une image originelle, primordiale : représentation psychique des proches du patient, construite à partir de l’expérience et du vécu de l’enfant.

le petit animal poivre et sel recroquevillé est une perruque retournée. À la fois seconde peau usée dont on révèle l'envers et donc l'artifice, mais aussi relique d'un corps absent, cette dépouille délicate et fragile, ce petit scalp fatigué résonne comme un memento mori.

Dans l'atelier sont épinglées plusieurs reproductions de saint Barthélemy, dont la plus connue : celle issue de la fresque du *Jugement dernier* de la Chapelle Sixtine peinte par Michel Ange où l'on voit le personnage agenouillé sur un nuage retenir de sa main sa carnation flasque au visage grotesque et dégoulinant, comme un alter ego textile, double de lui-même. Du corps au vêtement, il n'y a qu'un pas.

Peaux et Disparition

Les volumes creux (carcasse, chrysalide, gangue, cocon...) et les enveloppes qu'on habite (peau, textile...) ont toujours préoccupé l'artiste. Le vêtement ainsi dépecé et trituré devient une métaphore de la peau humaine. Celle qui nous enveloppe et qu'on expose à tout va. Celle qui s'use, vieillit, enregistre les contacts, les traces et les traumas. Il est étonnant de constater que Sylvie Houriez utilise souvent des vêtements manufacturés, de qualité moindre, achetés en quantité dans des magasins discount ou de déstockage. Pourtant quand on observe ses pièces, nous avons le sentiment qu'elles portent en elles une histoire. En réalité, c'est la manipulation compulsive de ces tissus neufs et bon marché qui leur confère un vécu – voire une

aura particulière – qu'ils ne possédaient pas initialement. Sorte de transfiguration du banal au sein de laquelle le geste de l'artiste les charge, au sens magique du terme.

En outre, les couleurs utilisées possèdent une gamme assez restreinte. Soit très foncées, soit en grande majorité dans les tons chair, au sein d'un éventail allant du rouge le plus vif au beige le plus pâle, en passant par le rose fuchsia, des teintes corail et surtout un *vieux rose* particulièrement recherché et présent dans sa démarche depuis plusieurs décennies. Ce rose *éteint*, comme elle aime à le définir, incarne une teinte neutre, discrète, qui passe inaperçue. Celle-ci annonce l'absence, l'état intermédiaire, en proie à la disparition.

Dans le sillage de certaines figures tutélaires de l'art contemporain (Annette Messager, Louise Bourgeois...), l'usage du textile dans la démarche de l'artiste peut en effet connoter très vite son travail dans un registre féminin et féministe¹⁴. Mais ne nous y trompons pas, celle-ci nous parle avant tout du corps fragile et vieillissant. Pour reprendre la formule de Paul Valéry, et si la peau est ce qu'il y a de plus profond ? Par la métaphore textile, ces enveloppes sculptées et déployées incarnent ici notre passage sur terre : un ensemble de peaux et mues successives qui nous ont contenus, portés, mais que nous avons aussi exposés aux aléas de la vie et mis à l'épreuve de notre propre finitude¹⁵. Au travers de ses pièces éphémères, sauvages et vulnérables, Sylvie Houriez célèbre la fragilité constitutive du vivant.

Henri Duhamel, avril 2022.

Henri Duhamel est Professeur agrégé en Arts Plastiques à l'Université de Valenciennes (UPHF), plasticien et co-fondateur de la revue VER(R)UE.

14 Quand bien même certains choix de tissus sont satinés ou issus de sous-vêtements, le propos de l'artiste ne se focalise pas spécifiquement sur le corps féminin, ni dans sa dimension sexualisée ou encore érotique et fétichiste. « Je ne suis pas dans l'univers de la petite culotte ! » nous dit-elle.

15 « Je parle beaucoup de l'être humain : la douleur, la fragilité de l'être humain. C'est comme mourir du jour au lendemain. » Sylvie Houriez



Écorchés – maillots de corps (dentelle synthétique) – un élément 85x25 cm – 2010



Badianes marines – installation (détail) – épaulettes (ouatine de polyester)
dimensions variables – un élément : diamètre 28 à 35 cm – 2022



Samourai – épaulettes, boutons (ouatine de polyester, métal) – 90×70 cm – 2020 / 2021



Sans titre – installation – maillots d'enfant (coton) – un élément : 37×10 cm – 2016

SYLVIE HOURIEZ, LA DISCRÈTE

Sylvie Houriez est une artiste discrète. Elle travaille sans relâche dans son atelier de Valenciennes, entourée de cartons dans lesquels elle a accumulé, au fil des ans, des séries de pièces textiles, de fourrure ou de passementerie, chinées dans des brocantes ou des vide-greniers, achetées à des fabricants qui veulent se débarrasser de leurs invendus ou données par des amis. Certaines de ces boîtes restent longtemps empilées avant que l'artiste, prise d'une inspiration fulgurante, en exploite le contenu pour créer des œuvres, toujours renouvelées, tout à fait imprévisibles et qui ne manquent jamais de surprendre le spectateur.

Si j'en crois la citation de Cioran en exergue à ce texte, je devrais m'arrêter ici pour ne pas prendre le risque de sombrer dans la nullité qui frapperait d'emblée tout commentaire sur des œuvres d'art. Je ne le ferai pas, car le travail de Sylvie Houriez, trop rare, mérite d'être vu, commenté et apprécié. Pour m'autoriser à poursuivre, je me retranche derrière l'inébranlable discrétion naturelle de l'artiste en invoquant le propos de Florian : « Pour être aimé, soyez discret, la clé des cœurs, c'est le secret². » ou encore,



Exposition *Imago* – Cabinet de Consultation – Paris 2011

*Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile,
car tout ce qui n'est pas discret est nul.*

Emil Cioran¹

toujours à Cioran : « L'art d'aimer ? C'est savoir joindre à un tempérament de vampire la discrétion d'une anémone³. » L'image de la délicate anémone convient bien pour symboliser la fragile et séduisante subtilité des productions de Sylvie. Quant à son tempérament de vampire, je ne saurais en attester, si ce n'est dans sa détermination constante à exploiter et défendre ses idées plastiques, dans une démarche qui consiste à vider ses matériaux de base de toute leur substance originelle, à les anémier... pour leur insuffler une autre vie, une autre essence... À les vampiriser... Pacifiquement, cependant...

J'avais d'abord vu et admiré ses œuvres, dans son atelier à l'étage de L'H du Siège, à Valenciennes, notamment son *Grand Cercle*, 2004, constitué de bas résilles en coton rose, repliés et soigneusement disposés au sol, à touche-touche, en un grand cercle qui faisait penser, selon la sensibilité ou l'imagination du spectateur, à une colonie d'actinies sur un fond marin, à des lotus roses sur un étang extrême-oriental ou encore au cœur d'une immense fleur d'héliotrope qui aurait subi une surprenante mutation génétique. Mais ce qui m'a convaincu de l'importance et de la singulière originalité du travail de Sylvie dans le paysage de l'art de notre temps, c'est son exposition personnelle – discrète, elle aussi – en 2011, intitulée *Imago*, dans un espace privé à Paris. Karim Ghaddab, dont on sait l'acuité du regard et la pertinence de l'analyse, avait préfacé le petit catalogue édité à cette occasion. La plus impressionnante des pièces exposées était *Écorchés*, 2010, ensemble de maillots de corps en dentelle synthétique, roses eux aussi, suspendus comme des volailles plumées et vidées dans un improbable abattoir ou au-dessus de l'égal démesuré d'un volailler.

¹ In *Syllogismes de l'amertume*, 1952.

² In *Galatée*, 1783.

³ *Op. Cit.*

Dans cette pièce, comme dans d'autres produites à cette époque, Sylvie prenait pour matière première des pièces d'habillement, souvent de la lingerie féminine, avec une prédilection pour les variantes de la couleur rose ou chair. Elle s'emparait de ces métaphores de peaux, désormais vidées de leur occupante, les déformait, les détournait, les coupait, les nouait, les suturait, les triturait, les contorsionnait, les démembrait et les remembrait pour produire des êtres étranges, animaux ou végétaux, à l'aspect insolite, dérangeant. De cette *série rose*, j'écrivais, en 2013 : « Des bonnets de soutiens-gorge roses, séparés, emboîtés les uns dans les autres, puis mis face-à-face, prennent l'aspect d'une plante carnivore ou d'un céphalopode d'une espèce inconnue, laissant son sillage – les bretelles – derrière lui. Des chaussons de nourrisson, roses, eux aussi, repliés sur eux-mêmes puis posés sur un coussin à broder noir évoquent une colonie de bigorneaux sur leur rocher, les gastéropodes ayant fait l'objet d'une curieuse transformation affectant leur couleur. Des nuisettes en dentelle synthétique, couleur chair [...], appliquées au mur, participent d'un nouvel alphabet dont toutes les lettres seraient historiées comme les initiales dans d'antiques incunables⁴. »

Plus tard, en 2016, Sylvie présentait une grande installation murale réalisée en juxtaposant des fragments de T-shirts roses pour fillette. Devant, au sol, une accumulation de gants en latex, blancs à l'intérieur et rouges à l'extérieur, mais présentés retournés, les doigts coupés, placée dans une cage en plexiglas, ressemblait à un banc de pousse-pieds exilés sur un plancher en parquet. Dans les deux cas, ces pièces suscitaient des interrogations sur la nature de leur matériau, qui, quand il avait été identifié, provoquait, chez le regardeur, une forme de frustration devant le soudain évanouissement d'un sens qu'il pensait

avoir saisi. Comme souvent, chez Sylvie Houriez, fascination, attraction et répulsion s'imbriquaient, magnétisant le regard et incitant au toucher...



Exposition collective *macparis printemps* – 2016

Dans ces pièces, comme dans les suivantes, ainsi que je le soulignais en 2013⁵, l'esthétique désuète des sous-vêtements utilisés, rappelant plus ceux de nos grands-mères que les habits des icônes de l'érotisme contemporain, ravive le souvenir des peaux flétries et ridées de leurs anciennes propriétaires, des froufrous démodés, lesquels désarment immédiatement toute velléité d'association sexuelle. Ils véhiculent une idée de déliquescence, de désincarnation. Comme si l'âme d'une femme depuis longtemps transformée en cendres s'était substituée à son corps disparu et reprenait possession de son ancienne écorce.

Sylvie Houriez s'est progressivement écartée du recours à la lingerie féminine pour utiliser d'autres éléments d'habillement. Il n'en reste pas moins que, si ses matériaux constituent d'évidentes allusions à la peau humaine, à une

⁴ In *Subjectiles IV*, 2013.

⁵ *Ibidem.*

enveloppe, à une sorte de *sur-peau*, ils en partagent aussi le caractère vivant, instable et évolutif. Ses œuvres procèdent ainsi de la révélation et de la réfutation : l'habit est d'abord manifesté, mais il est, dans un même geste, détourné de sa fonction originelle. Il se fait fourreau, étui, et peut prendre une dimension animale ou végétale, devenant porteur de plusieurs sens, réincarnant des personnalités différentes.

Notre plasticienne se contente rarement d'un élément isolé. Elle procède le plus souvent par séries, exploitant, telle une musicienne, le même matériau, multiplié et répété avec de menues variations, jusqu'à saturation de l'espace physique, conceptuel et mental, à la manière du *all-over* de la peinture étatsunienne. Elle gagne ainsi en liberté en s'affranchissant de la notion de champ pictural. Il faut donc



Exposition *Détournement et recyclage* – La Maison des Bonheur, Magny-les-Hameaux – 2014

se rendre à l'évidence : même si elle recourt à des textiles et les modifie par des opérations de coupe, de couture, de surfilage... les travaux de notre artiste ont une dimension picturale qui s'inscrit dans le droit fil de l'art des XX^e et XXI^e siècles et ne ressortissent pas à ce que l'on désigne, de façon quelque peu dédaigneuse et péjorative, du libellé *travaux de dames*... y compris dans leurs variations plasticiennes comme celles d'une Annette Messenger...

Les œuvres de Sylvie peuvent prendre une dimension monumentale, comme lors de son exposition *fraise et framboise*, en collaboration avec Dominique De Beir, pendant l'été 2013, dans la chapelle du collège des Jésuites d'Eu. Elle avait suspendu, au centre de la nef de l'édifice, des guirlandes de charlottes rouges et de nuisettes blanches, comme d'immenses panaches de glaïeuls ou de lupins qui auraient pointé vers le sol. Le résultat était impressionnant. Dans un registre plus intimiste, dans *Trois Squelettes*, 2009, des semelles de charentaises en élastomère, courbées, empilées les unes sur les autres, embrochées sur un fil, se transforment en colonnes vertébrales d'animaux préhistoriques, lointains ancêtres des girafes plutôt que des dinosaures... On pense aussi inévitablement à des prothèses et on éprouve presque, en les observant, de la douleur à imaginer les contorsions du dos soumis à de telles épreuves. Contraste entre la tension des semelles maintenues courbées de force et l'épine dorsale évoluant au gré des courants d'air et des mouvements des visiteurs.

En 2014, dans une installation sans titre, treize guêtres de gendarme étaient alignées sur un socle. Les vieux cuirs patinés affectaient la préciosité de céramiques qui auraient été préservées dans la vitrine d'un musée archéologique. Je dois avouer que, au premier abord, quand je les avais découvertes dans l'atelier de l'artiste, j'avais été trompé par ces objets et qu'il a fallu que je les touche pour constater qu'il ne s'agissait pas de terre cuite. Exposés en 2014, ils avaient donné naissance aux mêmes interrogations, suivies d'étonnements teintés d'incrédulité, chez la plupart des visiteurs.



Exposition collective *Animalité* – Espace d'Art Chaillioux – Fresnes – 2020

Plus récemment, Sylvie Houriez a été influencée par les masques africains. Une de ses premières réalisations dans cet esprit, *Masque*, 2018, consiste en un chapeau de plage bariolé, un bob, simplement plié pour prendre la forme d'une figure de reliquaire Kota. Ce n'est que l'année suivante qu'elle développera pleinement cette nouvelle veine de son inspiration. Dans sa série des *Trophées*, 2017-2019, elle utilise des cols en fourrure naturelle récupérés dans des brocantes ou des braderies. Elle s'empare de ces peaux, deux fois abandonnées par leurs occupants successifs – l'animal tué et dépecé, puis la femme propriétaire du vêtement abandonné – et, par un simple jeu de pliage, les détourne pour produire des figures improbables à l'aspect insolite, dérangeant. Ce sont des effigies étranges qui peuvent renvoyer, successivement ou simultanément, à la statuaire extra-européenne – africaine ou océanienne – et à des figures d'animaux cauchemardesques.

Ces œuvres se présentent encore comme des images d'une peau, d'une enveloppe corporelle deux fois vidée de son contenu et détournée de sa finalité, de sa raison d'être. On y constate un va-et-vient entre l'animal et l'humain, dans une forme de retour aux sources qui raterait son objectif, transformant, par exemple, une peau de renard en masque de ouistiti, après un passage par un rôle utilitaire de manteau ou d'étole pour une humaine. Les œuvres résultantes sont dans un état d'instabilité permanente, oscillant entre signifiant et signifié, entre construction et déconstruction, entre réalité et fiction. C'est ce qui leur confère un étrange don de fascination.

Dans une exposition intitulée *Animalité*, organisée à l'Espace d'art Chaillioux de Fresnes en 2020, ces *Trophées* étaient accompagnés par deux curieuses créatures rampant au sol, datées de 2018. Je les avais découvertes, dans l'atelier

de l'artiste, peu après leur création. Initialement sans titre, je les avais immédiatement désignées comme étant des *Limaces*, bien que les désignations de criquets, de sauterelles ou de mantes religieuses auraient pu leur être également attribuées. Ce sont deux manches détachées d'un manteau de cuir, laissant apparaître l'épaulette et un peu de doublure à leurs extrémités... Quiconque les découvre pour la première fois est pris d'un mouvement de recul, mélange de surprise, de dégoût et de curiosité... N'est-ce pas une des fonctions essentielles de l'art que de lutter contre cette indifférence mortifère que stigmatise Joseph Joubert⁶ et qui habite un trop grand nombre des créations plastiques contemporaines ? Aux antipodes de la déroutante et féconde discrétion de Sylvie Houriez...

Comment caractériser le travail de Sylvie Houriez ?

Ce qui s'impose de prime abord, c'est que, bien que s'inscrivant dans plusieurs courants de la création contemporaine, notre artiste les hybride, les combine, les intègre, y ajoute du sien pour produire une œuvre dont le caractère singulier s'impose d'emblée. Nous les avons évoqués dans les lignes qui précèdent. Faut-il les rappeler :

- un regard probablement⁷ féminin sur le monde, mais dégagé de tous les poncifs du discours féministe à la mode le recours systématique au recyclage et au détournement, dans un processus qui doit aux idées écologiques, quasiment de rigueur dans la création contemporaine mais traitées sous forme d'allusions et de sous-entendus plutôt que de pseudo-évidences assénées à la face du regardeur ;
- un langage métaphorique dans lequel les notions de peau, d'écorce, d'enveloppe, d'étui sont omniprésentes, sans pour autant saturer le champ sémantique, laissant ouverte la porte à de multiples lectures autres ;
- une réflexion sur le caractère cyclique des objets à travers différents règnes et s'exprimant par la porosité entre minéral, végétal, animal et humain et leur inter-pénétration plus ou moins pacifique ;
- une matérialisation plastique subtile des notions de mue, de mutation, de métamorphose et d'hybridation ;

- une sensibilisation aux questions de génétique et aux risques de manipulations qui lui sont associés ;
- le recours à la surprise suivie de révélation, d'attraction, de répulsion, en un processus d'*épiphanie* de l'objet ;
- la polysémie et l'évidence posées en couple dialectique potentiellement ré-conciliable... et réconcilié dans ses œuvres, à travers un rare processus de glissement qui fait alterner affirmation et évanouissement du signifié ;
- la sollicitation du sens du toucher, de l'*optique au haptique* ;
- des influences extra-européennes dûment assimilées mais jamais copiées ;
- une pratique souvent sérielle, mais infiniment variée ;
- une extension spatiale du champ pictural, dans la descendance de certaines tendances étasuniennes des années 1950, mais revue à l'aune de l'*Arte povera* ;
- ...

Ce cocktail potentiellement explosif marginalise de fait Sylvie Houriez qui, soucieuse et fière de sa liberté, refuse de s'enrôler sous une seule de ces bannières. Ce positionnement hors-norme fait d'elle un isolat dans le panorama de la création plastique contemporaine... Ce qui ne lui déplait pas et satisfait pleinement son penchant naturel pour la discrétion...

Je sens que je dois m'en tenir là, pour éviter de m'enliser dans la nullité promise par Cioran ou d'être taxé d'un prosélytisme intempestif. Le plus simple sera, pour le lecteur, de consulter le présent ouvrage, dans lequel des fragments de gaines ou de corsets se transforment en chrysalides de gigantesques insectes ou en mues de serpents, des bonnets de soutiens-gorge en étoiles de mer, en coquillages, en poulpes ou en bustes, des liquettes en raies géantes, des mi-bas en cage thoracique ou en pis de vaches, des écheveaux de laine synthétique en lapins verts... et bien d'autres merveilles qui ne manqueront pas de vous surprendre et de vous étonner...

Louis Doucet, mai 2022

⁶ « L'indifférence donne un faux air de supériorité. », in *Camets*, publication posthume 1938
⁷ J'écris *probablement* car, n'étant pas femme, mon avis est peu pertinent.



Masque – bob (coton) – 30x15 cm – 2018 – collection particulière



Trophée – col de fourrure – 30×15 cm – 2019 – collection particulière





















Vue d'atelier au *Trophée* – 2018



Limaces - 2 manches (cuir, dentelle) - 2 fois 120x25 cm - 2016 - collection particulière





Tubercules – 5 dessins (craie grasse et graphite sur papier) – 250×50 cm – 2020
pages précédentes : détail



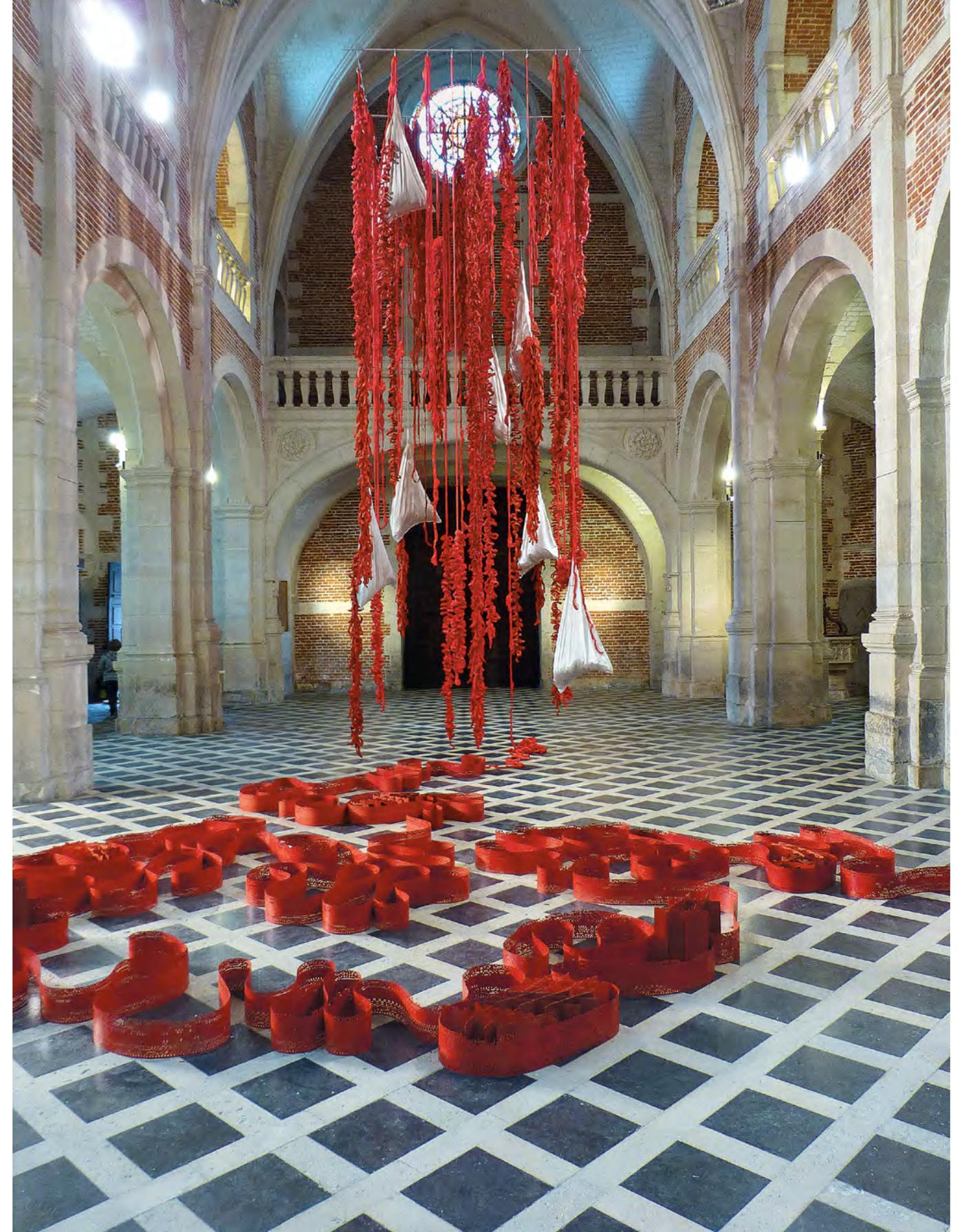
Corail – gants (coton, élasthanne, silicone) – installation et détail – 2014



Exposition collective *Atmosphère de Transformation 7* – installation et détail
Friville Édition – Paris – 2014

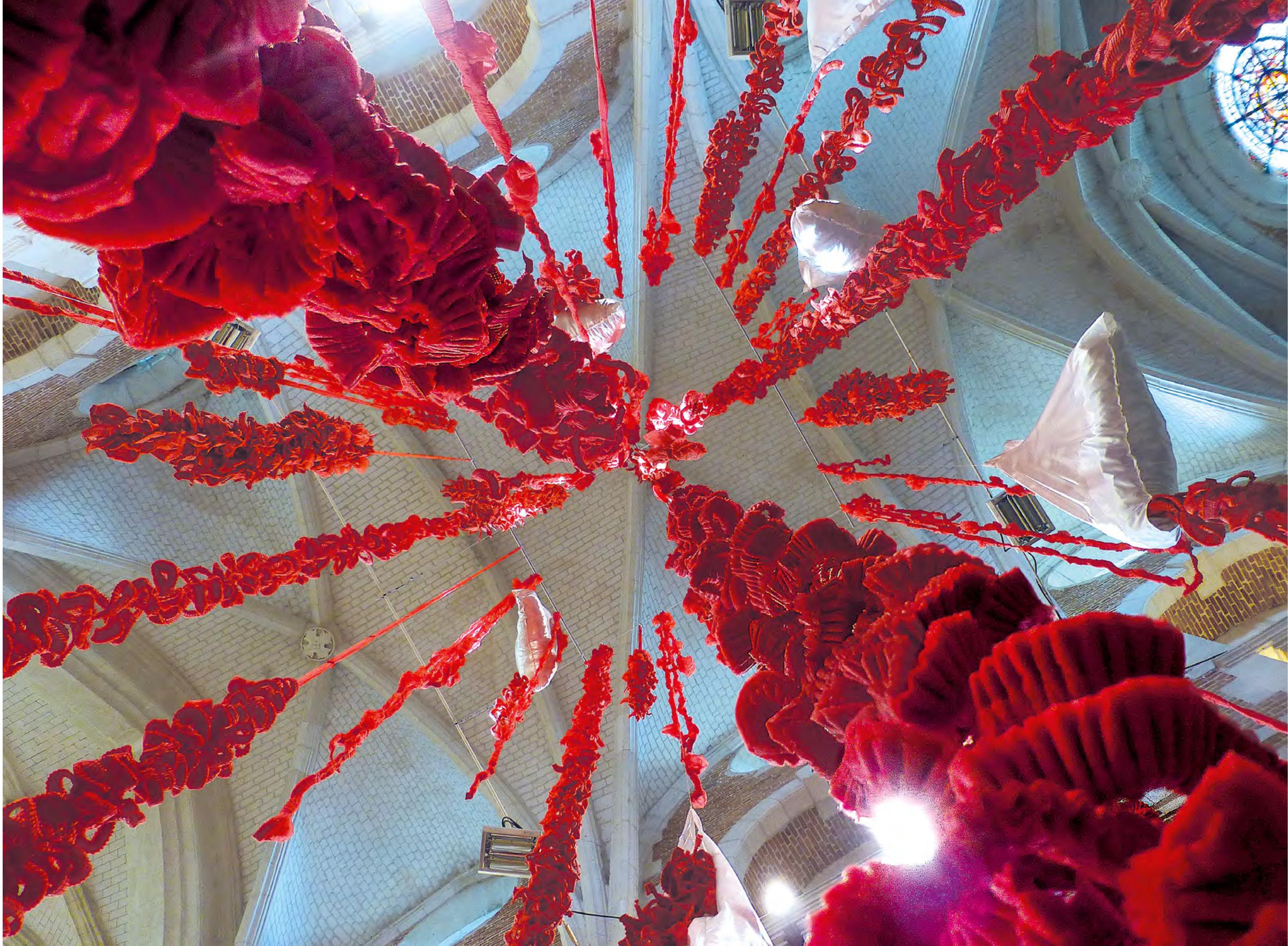


Montage – exposition duo *fraise et framboise* avec Dominique De Beir – Chapelle du collège des Jésuites – Eu – 2013



pages 62 à 67 : Exposition duo *fraise et framboise* – installation et détails
charlottes, nuisettes (polypropylène, satin) – Chapelle du collège des Jésuites – Eu – 2013
page de droite : au sol œuvre de Dominique De Beir







Sans titre – maillot de sport (synthétique) – 35×12 cm – 2015
page de droite : *Masque* – tutu (tulle, coton) – diamètre 70 cm – 2014





Sans titre – installation – chaussons (coton) – dimensions variables – 2012



Sans titre – installation – soutiens-gorge – un élément 15×27 cm – 2009



Étude (détail) – collants résilles – 2006



Sans titre – 13 guêtres (cuir) – 210×14×30 cm – 2010



Sans titre – 3 gaines panty (microfibre) – dimensions variables – 2010



Sans titre – gaine panty (microfibre) – 80x25 cm – 2010



Sans titre – Installation – chaussettes (coton, pince à linge)
dimensions variables – 2011



Écorchés (détail) – maillots de corps (dentelle synthétique) – dimensions variables – un élément 85×25 cm – 2010



Trois Squelettes – charentaises (coton, élastomère, vis, écrous) – H 190 cm – 2009



Exposition *Cabinet de Consultation* – montage – Paris – 2011
page de droite : 9 *Têtes* – soutiens-gorge (satin, épingles) – un élément 16×14 cm – 2007





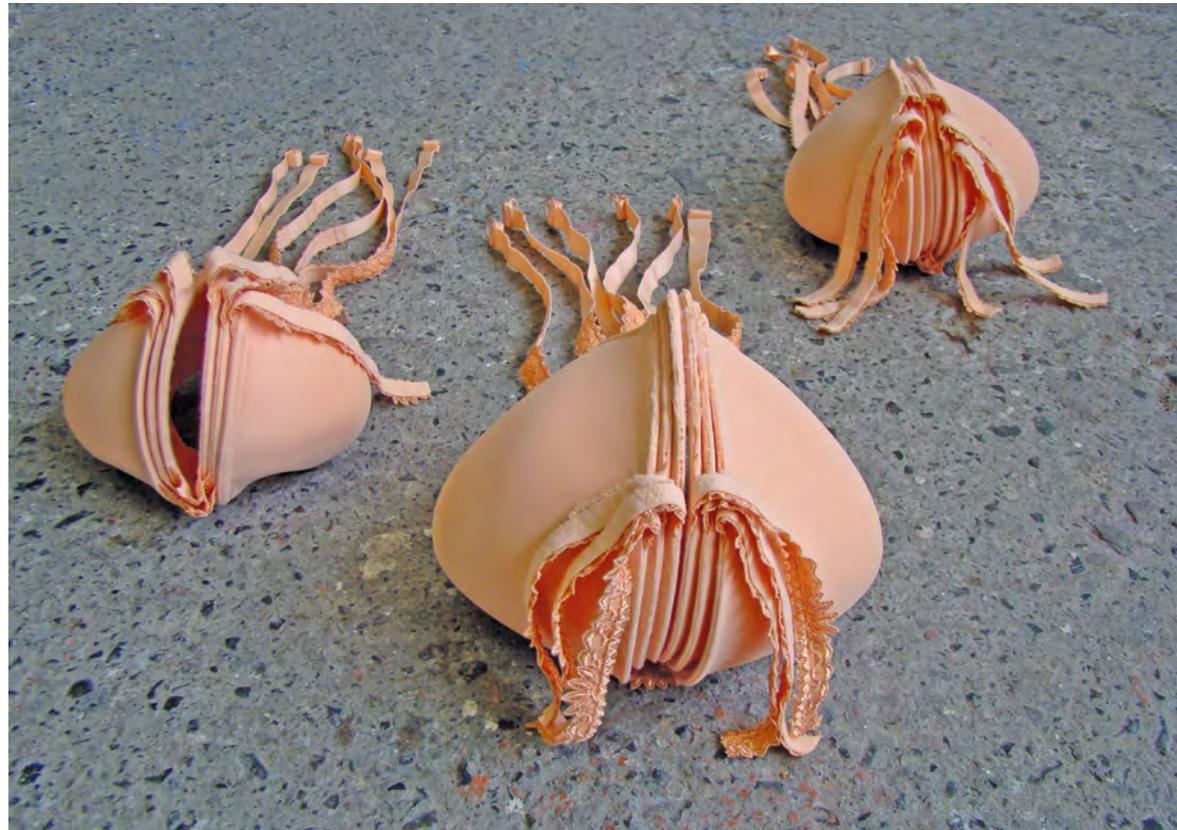


Dessin - (craie grasse) - 65x50 cm - 2006



Sans titre – ballerines (coton, cuir) – 20×20 cm – 2006
page de droite : *Sans titre* – chaussettes (coton) – dimensions variables – 2006





Sans titre – soutiens-gorge (coton) – un élément 57×20 cm – 2006



Sans titre – chaussons ballerines (coton) – 160×20 cm – 2006

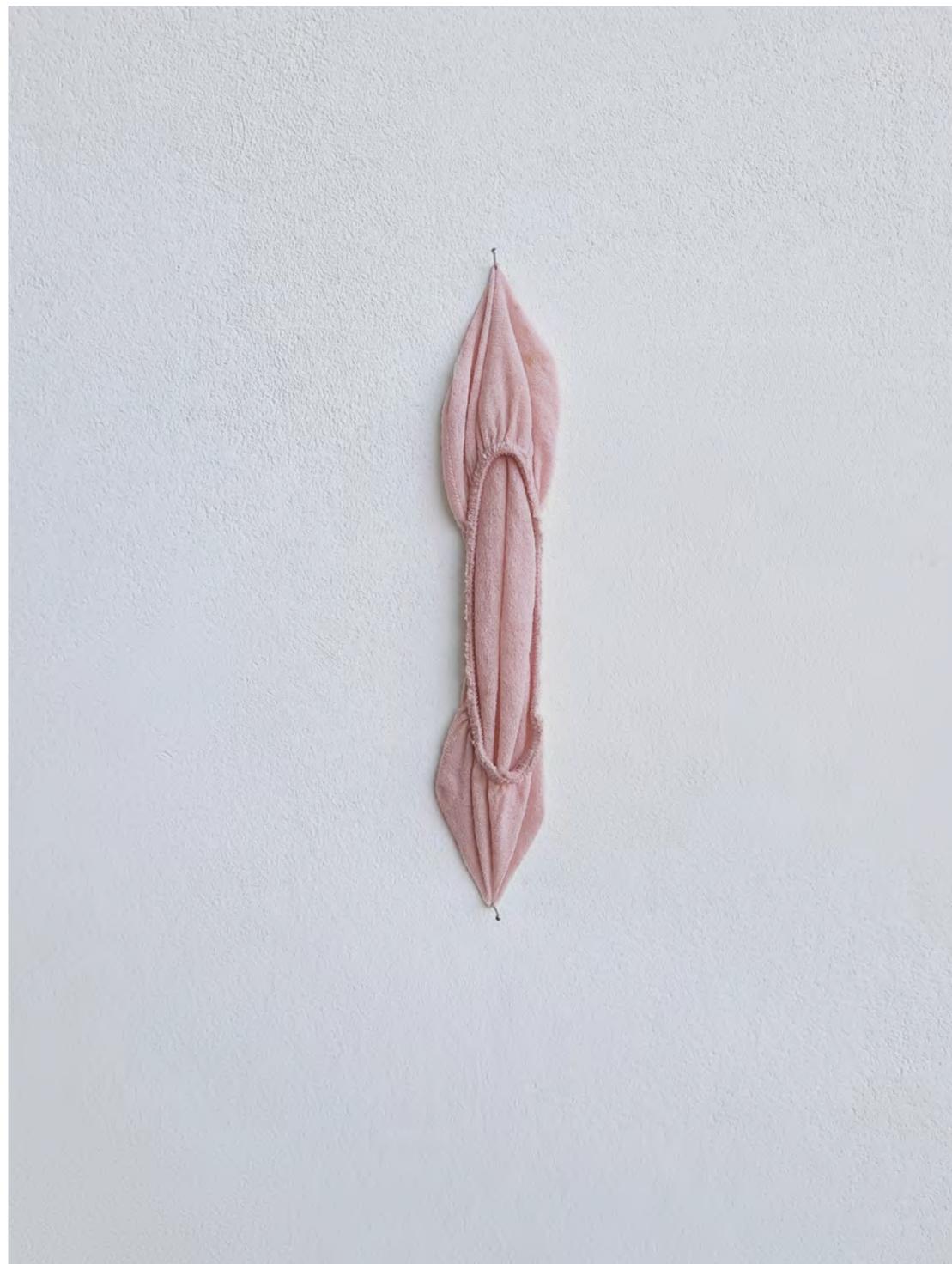


dessus : *Sans titre* – robe (coton, strass) – 150×80 cm – 2006

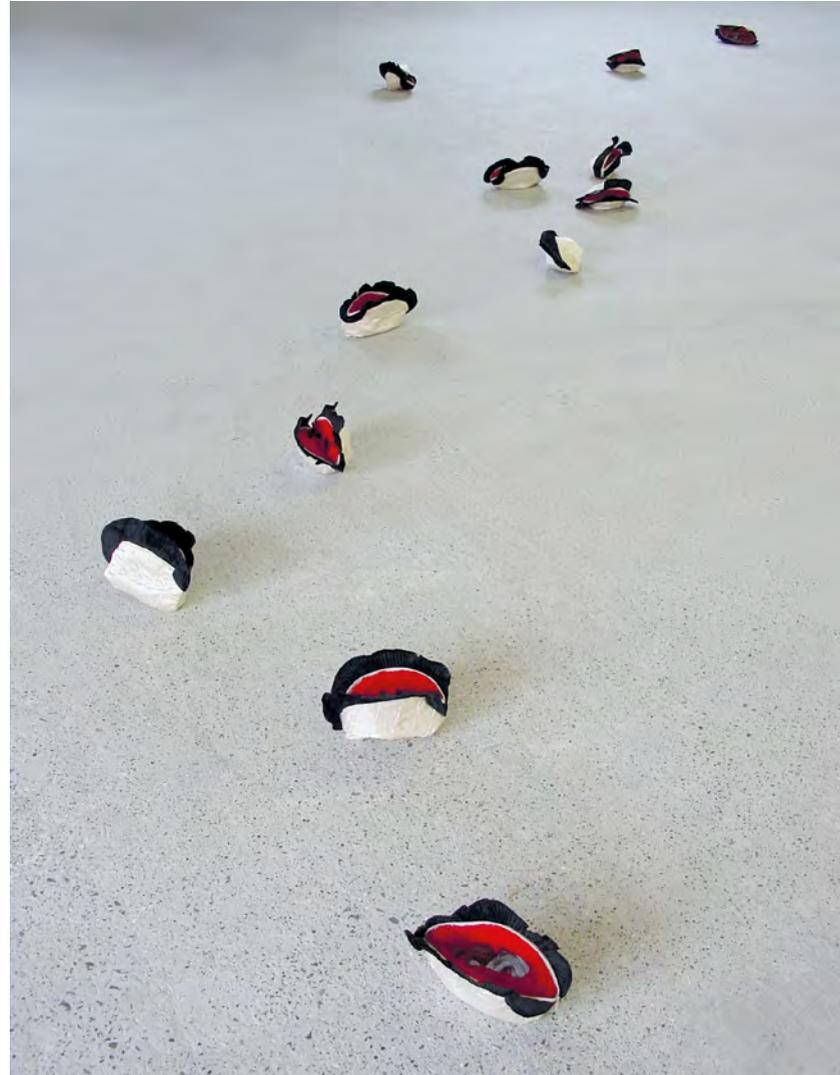
page de gauche : *Sans titre* – chaussons de bébé (coton, pinces) – 11×9 cm – 2006



4 dessins – (pastel, craie grasse sur papier calque) – un élément 120×30 cm – 2006



ci-dessus et page de droite . *Sans titre* – protège-bas (nylon) – entre 8×6 cm et 14×9 cm – 2005



Huîtres Rouges – installation – trousses et bonnets d'enfant – (coton, satin, épingles, fermeture éclair) – 2004
page de droite : détails – un élément 25×15 cm – 2004



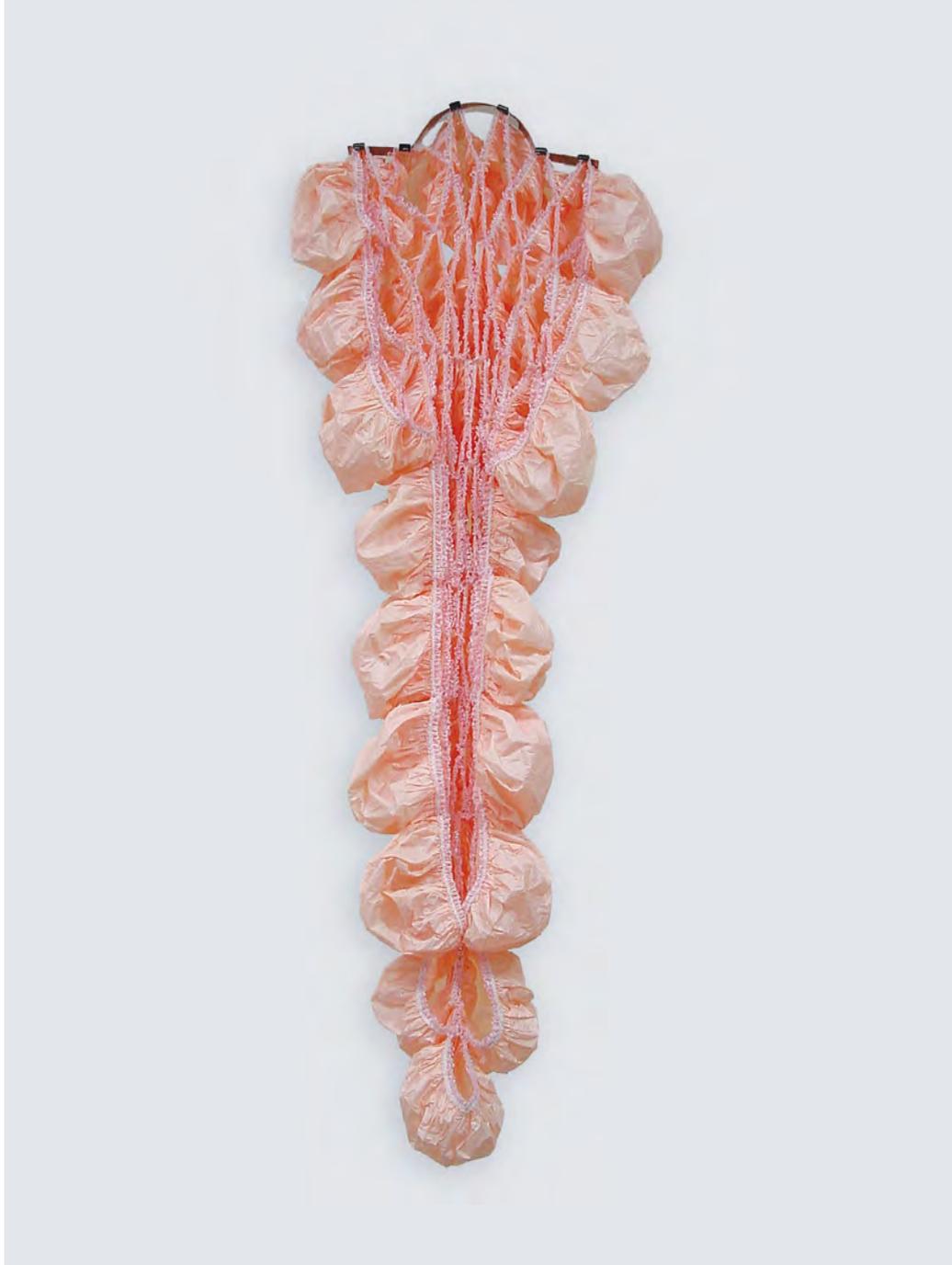
Poulpe – soutiens-gorge (coton) – 100x80 cm – 2007



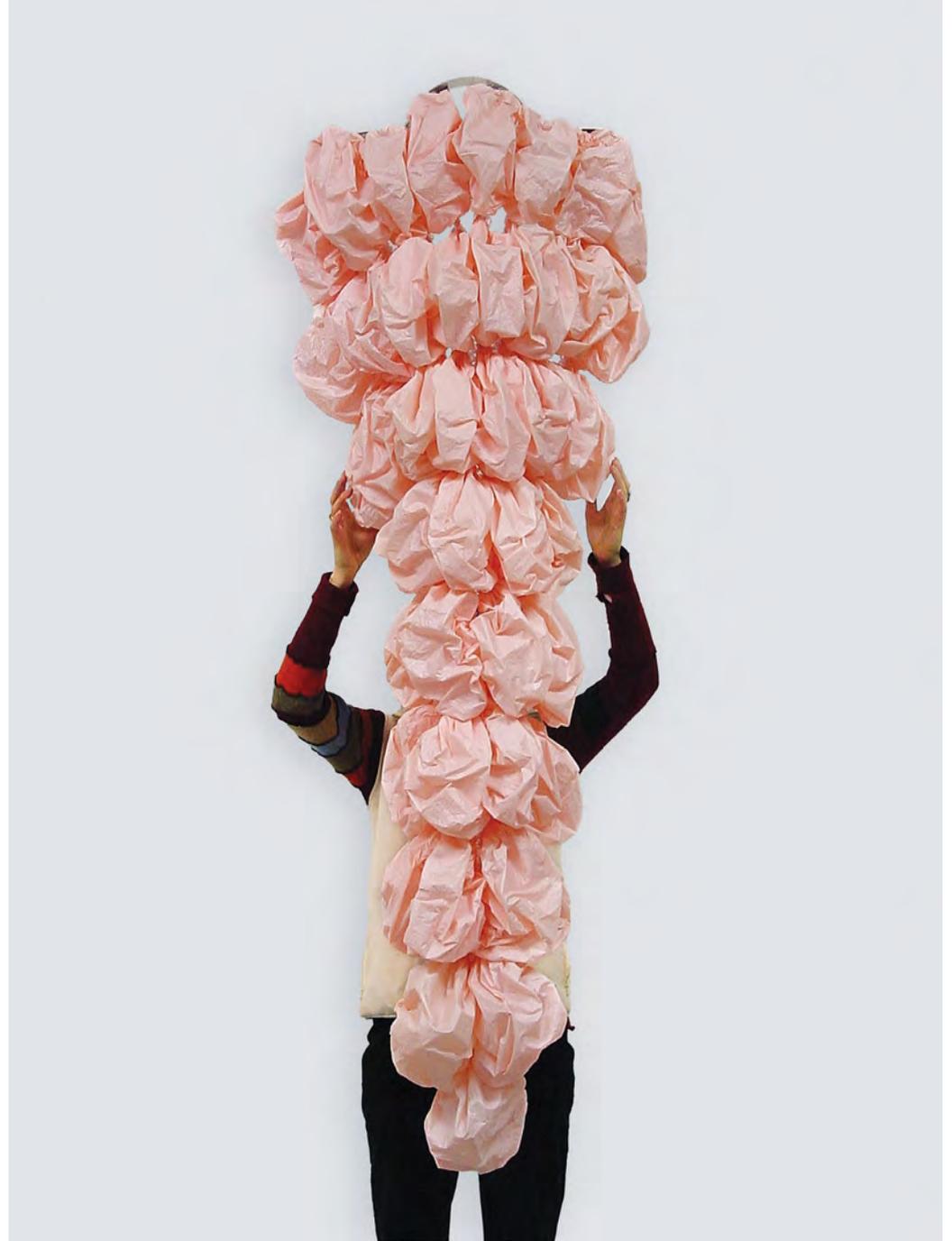
Vue d'atelier – 2007



Poulailler – installation – gaines (coton) – un élément 60×22 cm – 2007

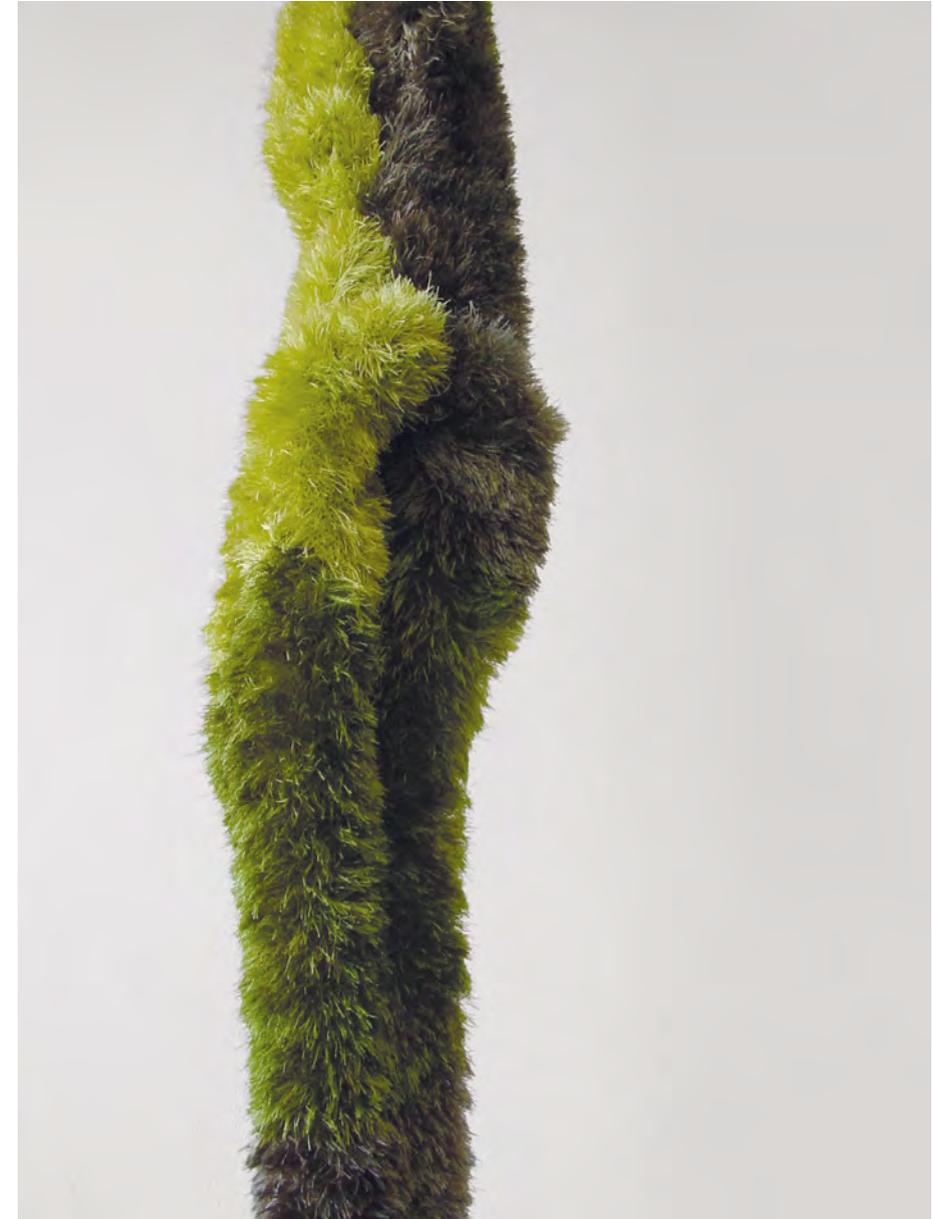


Sans Titre Rose – charlottes (plastique, dentelle, épingles, métal) – 165×55 cm – 2004

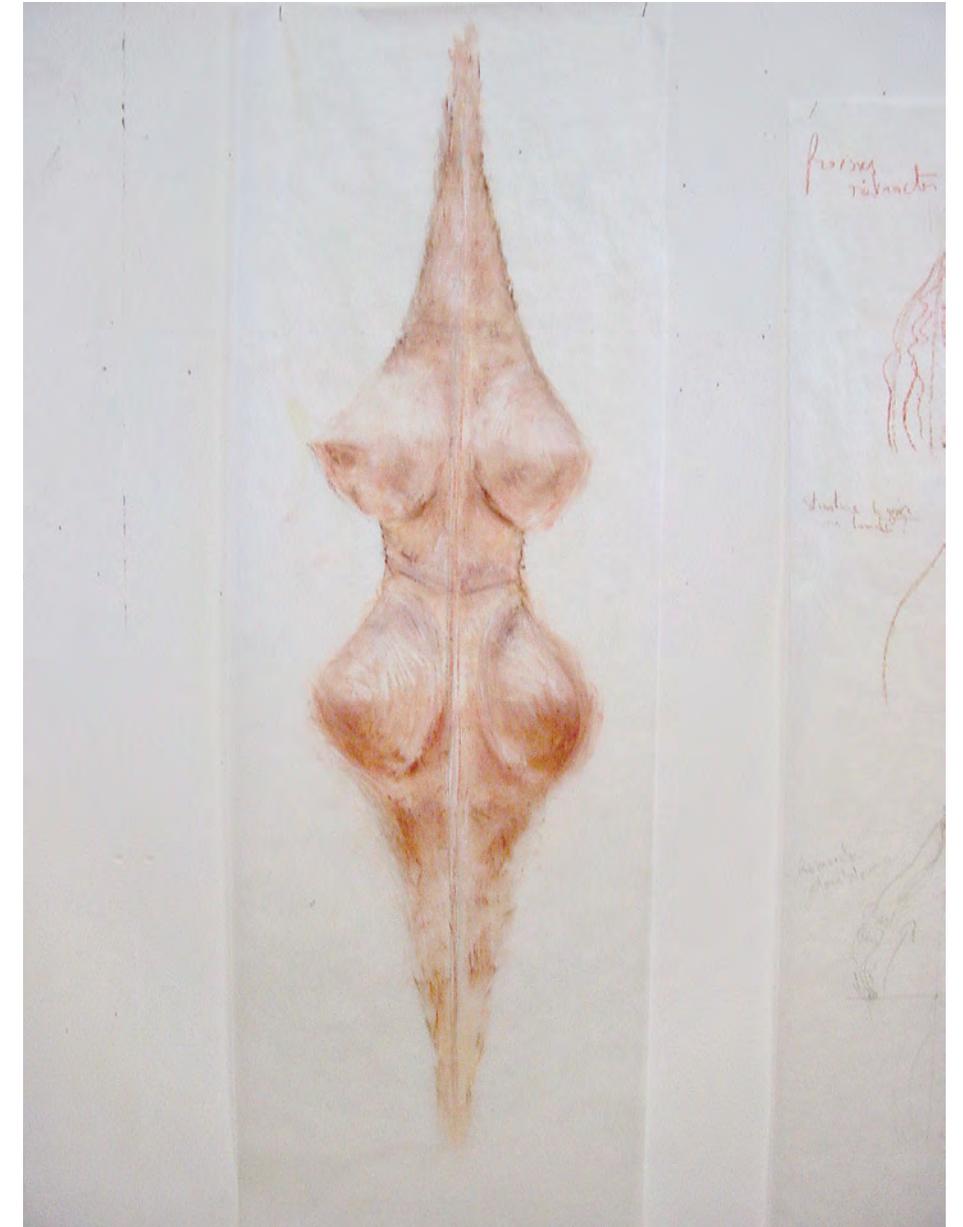




Le Grand Cercle – bas résilles (lycra) – diamètre 90 cm – 2004



Lapin Vert – pull (polyester) – 150×40 cm – 2004



Dessin – (pastel) – 65x50 cm – 2003



Fourreau
bustiers (coton, satin)
75x23 cm – 2003





Portes ouvertes d'ateliers – L'H du Siège – Valenciennes – 2005



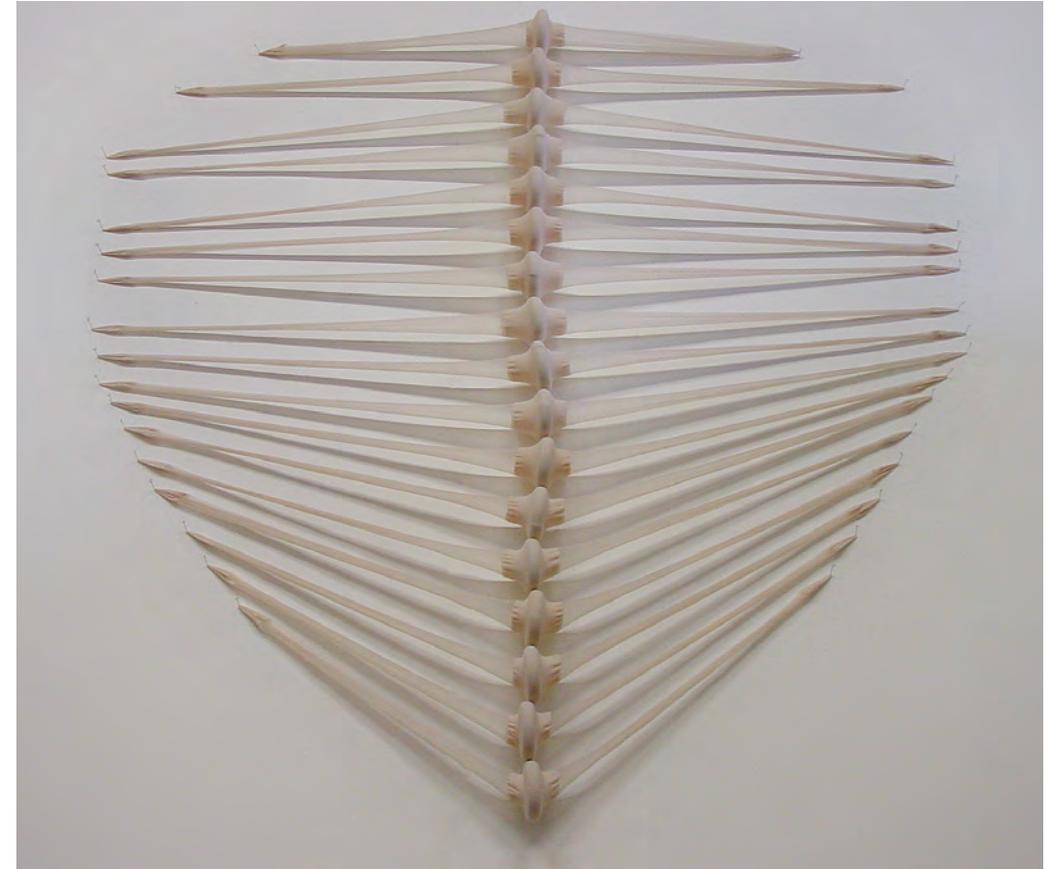
Coque Noire – soutien-gorge (guipure)
35×15 cm – 2003
collection particulière



Écailles – bas (nylon) – dimensions variables – 2006



Pis - mi-bas (nylon, métal) - 110×50 cm - 2004



Torse - mi-bas (nylon, métal) - 110×100 cm - 2004



Le Grand Velours – gaine (coton, velours, métal) – 33×7 cm 2005
collection personnelle
page de gauche : *Le Petit Velours* – gaine (coton, velours, métal)
31×9 cm – 2005 – collection personnelle



Coquillage – soutiens-gorge (coton, épingles) – 150×40 cm – 2004



Sans titre – 2 soutiens-gorge (coton, satin) – 80×30 cm – 2004



Pelure – maillots de corps (coton, aluminium) – 141×70 cm – 2003

EXPOSITIONS

- 2020 *Animalité* – exposition collective – Espace d’Art Chaillioux – Fresnes
- 2018 *les 10 ans* – exposition collective – Galerie Réjane Louin – Locquirec
- 2017 *Plié-Déplié* – exposition collective – Galerie Réjane Louin – Locquirec
- 2016 *macparis printemps* – exposition collective – Paris
- 2014 *Détournement et recyclage* – exposition collective, carte blanche à Annick et Louis Doucet – Maison des Bonheur – Magny-les-Hameaux
- 2014 *Atmosphère de transformation 7* – exposition collective – Paris
- 2013 *Fraise et framboise* – exposition duo avec Dominique De Beir
Chapelle du collège des Jésuites – Eu
- 2011 *Escaut, Rives, Dérives* – festival international de la sculpture contemporaine – Douchy-les-Mines
- 2011 *Imago* – Cabinet de Consultation – Paris
- 2004 *Montebello mon Amour* – exposition collective – Galerie du Haut-Pavé Paris
- 1994 *État transitoire* – exposition collective – association Acte de Naissance
Lycée Carnot – Bruay-la-Buissière
- 1994/95 *Exposition provisoire* – exposition collective itinérante – association Acte de Naissance :
Schloss Katzenzungen, Prissian – Sud Tyrol, Italie
Résidence Delloye – Valenciennes
Maison de l’Art et de la Communication – Sallaumines
Artsenal – Issy-les-Moulineaux

Lien vers le portfolio en ligne de l’artiste : sylviehouriez.ultra-book.com

REMERCIEMENTS APPUYÉS
Annick et Louis Doucet, Luc Martin,
Henri Duhamel, Philippe Bétrancourt

TEXTES

Louis Doucet, Henri Duhamel

CONCEPTION GRAPHIQUE
Luc Martin, Philippe Bétrancourt

PAO, SUPPORT TECHNIQUE
Luc Martin

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE
Philippe Bétrancourt

Copyright – tous droits réservés : Louis Doucet, Henri Duhamel, Philippe Bétrancourt

De fines feuilles séchées de Ginkgo Biloba aux couleurs fanées, du jaune pâle au violacé éteint, un coloquinte ivoire verruqueux, un alignement de vertèbres caudales de veau, un fragment de nid d'abeilles aux contours parcheminés ou encore une tête de chardon séchée affublée d'étranges cornes de gazelles... Voilà ce que nous découvrons au seuil de l'atelier de Sylvie Houriez.

Henri Duhamel

Ces œuvres se présentent encore comme des images d'une peau, d'une enveloppe corporelle deux fois vidée de son contenu et détournée de sa finalité, de sa raison d'être. On y constate un va-et-vient entre l'animal et l'humain, dans une forme de retour aux sources qui raterait son objectif, transformant, par exemple, une peau de renard en masque de ouistiti, après un passage par un rôle utilitaire de manteau ou d'étole pour une humaine. Les œuvres résultantes sont dans un état d'instabilité permanente, oscillant entre signifiant et signifié, entre construction et déconstruction, entre réalité et fiction. C'est ce qui leur confère un étrange don de fascination.

Louis Doucet



20,00 €

Livre disponible sur www.cynorrhodon.org
& aux éditions Cynorrhodon – FALDAC
33 rue de Turin – 75008 PARIS